

Gilles Ortlieb

## Pavillon Moïana

Département « Oncologie » (suivre la flèche rouge au sol) de l'hôpital Saint-Antoine : voix et démarches feutrées, silhouettes amaigries et ambulantes s'accrochant à leur pied à perfusion autant que celui-ci les soutient. (Combien de temps encore, avant que l'horizontalité ne l'emporte sur tout le reste ?) Dans les couloirs, à des emplacements qui correspondraient sans doute à des voies de garage sur un réseau ferroviaire, des gisants en attente, auxquels il est parfois difficile de ne pas superposer des images floutées venues de Holbein, de Mantegna. Et la silencieuse agitation des infirmières, qu'on dirait toutes montées sur des chaussures de sport ou des semelles de crêpe, seulement ponctuée par les apostrophes aux malades :

– « Alors, comment est-ce qu'on va aujourd'hui.. ? »

La définition possible d'un grand frère, ce pourrait être ceci : quelqu'un qui a toujours été là, depuis le premier jour, depuis le jour où on a ouvert les yeux. Et cette avance qu'un frère aîné a sur son frère cadet, ce dernier ne la rattrape, bien sûr, jamais. Sauf circonstances exceptionnelles, qui peuvent laisser croire que les rôles sont désormais inversés, et qu'il est maintenant devenu celui qui veille sur celui qui veillait.

Pour l'historique de la chose, voici un extrait d'un document daté de février 2016, qui laissait encore un peu de place à ce qu'on appelle communément l'espoir :

*Tumeur de la queue du pancréas*

*Matériel biopsique effectué en transduodéal, à l'aiguille 22 Gauge, rapportant un matériel histologique dans le formol et le cytolyt. Ce matériel est traité selon le protocole habituel.*

*(...) Conclusion :*

*Prélèvements ayant porté sur la partie périphérique de la lésion, essentiellement un stroma fibreux peu cellulaire, pour lequel il n'est pas possible, à ce stade, d'affirmer un processus tumoral dans la limite de ces prélèvements.*

Si les mois suivants ne s'étaient employés à démolir méthodiquement toute espérance, avec des chimiothérapies successives et infructueuses, des concentrations sanguines dépassant de plusieurs centaines de fois les valeurs normales.

Et les occupations de l'attente (pendant les séances à l'hôpital), à feuilleter des numéros fripés d'*Elle* ou de *Paris-Match*, qu'on feint de lire comme s'ils pouvaient contenir une once d'actualité alors que, de la photographie de couverture à l'horoscope, leur contenu tout entier est maintenant devenu obsolète, périmé. Sans parler des publications spécialisées (tous ces catalogues de foulards, de perruques, de postiches) offertes au visiteur sur papier glacé et mettant en scène des mannequins rayonnants et rien moins qu'irradiés.

Dans les couloirs du pavillon Moïana, le regard glisse sur les silhouettes allongées derrière les portes vitrées. Des silhouettes striées horizontalement par les bandeaux mats apposés sur les surfaces vitrées : sûrement rien de délibéré, mais comment ne pas y voir

une façon de les effacer à moitié, d'interposer un filtre ou un cache, voire de les mettre, déjà, en pointillé ?

Une existence devient-elle plus précieuse du seul fait que ses jours semblent désormais comptés ? Étrange valeur ajoutée, si c'est le cas, que celle découlant d'une disparition annoncée. De même, toute parole s'échappant de la bouche de quelqu'un qui pourrait bien n'être bientôt plus là devient-elle, pour cette raison même, irremplaçable. En proportion inverse, parfois, du poids des mots prononcés.

1<sup>er</sup> octobre. Après qu'il a été ramené chez lui par deux ambulanciers, il s'est déclaré épuisé par son ascension (cinq étages) en fauteuil. Yeux mi-clos, la voix éteinte – et j'ai revu l'expression de la doctoresse référente, comme on l'appelle, à qui j'avais posé la question de savoir s'il y avait quelque espoir de le voir « tenir » jusqu'à Noël.

Dans le « petit salon » d'un 86, direction Saint-Antoine, avec sa demi-douzaine de places disposées en arc de cercle : trois d'entre elles étaient occupées par, respectivement, un lecteur de *Télérama*, un autre de Jean Rolin (*Les événements*), et une lectrice d'Elitza Gueorguieva (*Les cosmonautes ne font que passer*). La journée commençait plutôt bien. Quelques stations plus loin, les trois lecteurs avaient déjà été remplacés par une poignée de voyageurs pianotant, comme il se doit, sur leur portable.

5 octobre, toute fin d'après-midi, dans les couloirs du pavillon Moïana. (Emmanuel Antoine Moïana, ai-je lu à l'entrée, en arrivant, négociant en pierres fines sous le Second Empire, qui recevait en son château de Seine-et-Marne diplomates et financiers, avait légué par testament un million de francs pour la construction d'un hôpital portant son nom, avant tout destiné à soigner les femmes indigentes). Allongé, immobile, la tête en arrière sur un amoncellement de coussins, Luc dormait. Profondément. L'apercevant ainsi à travers la vitre striée, impossible de réprimer l'idée que le visage creusé, cireux, que j'avais sous les yeux, offrait autant d'analogies avec un possible masque mortuaire qu'avec le visage de mon frère.

Parmi les diverses catégories de malades que l'on peut croiser en ces lieux, il en est une qui se détache, pour ainsi dire, au premier regard : celle des patients chez qui l'on sent, soupçonne ou constate que la spirale du malheur est déjà filettée.

Ce malheur même qui s'est trouvé tout à coup une raison d'agrèger toutes les raisons – latentes, diffuses, inexprimées – qu'on avait de n'être pas tout à fait heureux : un boulevard s'est ouvert devant lui, comment ne s'y engouffrerait-il pas ?

Après avoir revu, de mois en mois, les objectifs à la baisse (repasser *au-dessus* de la barre des 80 kg, puis des 70, puis des 60), il a été décidé, d'un commun accord avec N., son épouse, et le médecin, de suspendre les pesées. Une voix toujours plus alentie, des membres toujours plus minces, au toucher, à travers les draps ou le survêtement. L'os. On en vient fatalement à se dire qu'il ne restera bientôt plus que cela, l'os.

Le 12 octobre. Deux heures en sa compagnie, au prétexte de lui monter un « six-pack » de lait demi-écrémé UHT, rapporté du Monoprix voisin. Il était encore sonné par le spectacle de son corps amaigri entrevu un peu plus tôt dans la glace de sa salle de bains, et auquel il faut croire qu'il avait réussi à échapper jusque là :

– « J'espérais un miracle, il n'y aura pas de miracle. Et je ne sais même pas si je dois

compter en semaines ou en jours. Puisque, si j'ai bien compris, il semblerait que, pour les mois, je doive faire une croix dessus... »

Pause cigarillo dans la cour de Saint-Antoine, qui prend désormais – avec le pied à perfusion à emmener avec le fauteuil roulant – des allures d'expédition miniature. Son autonomie s'y résume maintenant à un seul geste : appuyer sur le bouton du monte-charge, à l'aller comme au retour. Des morceaux lui reviennent en vrac, dans la conversation, d'un passé maintenant si lointain qu'il paraît même échapper aux catégories traditionnelles du passé. (Aparté : pas bon signe, ces retours en force d'autrefois. À rapprocher du pot de confiture d'églantines sauvages, qu'il a demandé à une cousine de lui rapporter d'Alsace – histoire de retrouver le goût des tartines d'enfance ?)

Après le rite biquotidien des mesures d'usage, la température paraît stable, 37,5° dans chaque oreille :

– « Au moins, c'est équilibré... » tente l'infirmière, qui n'a pas l'embarras du choix pour se montrer spirituelle ou, au moins, enjouée. Car c'est la même qui est venue lui annoncer, plus tôt dans l'après-midi, qu'une sonde gastrique était envisagée, et que sa pose se ferait par le nez, sans anesthésie.

Ce 16 octobre, après qu'on lui a ôté le plateau repas auquel il n'aura pas touché :

– « Tu veux bien remuer la touillette dans mon café, moi je n'ai plus la force... »

Une image éculée : le groin du malheur qui pousse toutes les portes, à commencer par celles qui étaient à peine entrouvertes, pour venir grogner et souffler bruyamment dans la pièce. Autre analogie, sans doute plus juste : la maladie est un gaz qui pénètre partout, envahit les moindres recoins, ne néglige aucune fissure.

La chorégraphie précise des ambulances dans la cour, depuis la fenêtre de la chambre n°6 qu'il occupe depuis maintenant une semaine. En lettres bleues sur fond blanc, ambulances Atome, Adam, Auber, Alban, Ariane, Ange, Avicenne (tous ces A à l'initiale : pour figurer aux premières places dans les pages des annuaires, à coup sûr), Elite, Jade, Dahlia, Zephyr. Aujourd'hui, une nouvelle venue : Eros, transport de malades à domicile. Drôle de nom pour une ambulance. Sans parler de sa contrepartie mythologique, déjà omniprésente ici.

Derniers coups d'œil sur la rue Crozatier, la rue de Cîteaux, le boulevard Diderot. Vues d'un quartier endolori, mentalement tuméfié, si l'on peut dire. Car il doit être procédé aujourd'hui, lundi 24 octobre, à son transfert vers une unité de soins de l'hôpital Cognacq-Jay, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement. Personne, et lui moins que tout autre, ne s'illusionne sur la signification de ce transport.

Une allure de chambre d'hôtel à plusieurs étoiles, avec un personnel hospitalier, paraît-il, particulièrement attentionné. Et pour ceux qui auraient encore quelques doutes, les inscriptions portées dans l'ascenseur (*Niveau 2 – Soins palliatifs ; Niveau 1 – Soins palliatifs ; Niveau 0 – Accueil, Secrétariat ; Niveau -1 – Lieu de culte, Chambre funéraire*) sont, en soi, explicites. Dans chaque chambre, l'ouverture des fenêtres est bloquée par un système de crémaillère qui permet tout juste de les entrebâiller.

– « C'est pour empêcher que les patients ne se suicident... » a déclaré Luc, qui venait de prendre possession de son nouveau lit ; et s'est étonné, après quelques secondes, que ce

qu'il tenait de bonne foi pour une façon de blague ne fasse rire aucune des trois personnes (une infirmière, N., moi-même) présentes dans la pièce.

L'odeur des hôpitaux, aussi mystérieuse et constante, quant à ses composantes, que celle qui s'échappe des grilles du métro. Extraordinairement précise, et interchangeable d'un établissement hospitalier à l'autre.

À l'approche d'Halloween, la queue débordait jusque sur le trottoir de la rue de la Convention, devant la boutique *À la fête* : tenues de sorcières, masques, chapeaux de paille, fausses citrouilles, avec un « *grand choix de déguisements en sous-sol* ». Juste en face d'une succursale des Services funéraires de la ville de Paris, éclairée jour et nuit.

Pour égayer l'endroit, on a cru bon d'installer un « arbre à souhaits » devant l'entrée de l'aile Blomet, dédiée aux soins palliatifs. « *Venez inscrire vos vœux, qui voleront au grès (sic) du vent et, qui sait... ?* » Sur les fanions multicolores accrochés aux branches, j'ai donc pu lire, entre autres :

- ... Que la recherche médicale ait des budgets en augmentation
- ... Que Philippe soit plus sérieux
- ... Régénération des cellules pour tous !
- ... Vole vole ma sœur puisque l'espace est trop lourd. Je t'aime, Martine
- ... À force d'être malade, on finit par devenir médecin

Et aussi un arbre sonore ou musical, aux branches duquel sont suspendus divers instruments à percussion ou à vent qu'aucune brise n'agite jamais. *Au grès du vent*, donc. Soit.

Pendant une bonne partie de l'après-midi de ce dimanche, séance méticuleuse de courrier, plus exactement de courriel, après qu'il m'a demandé d'éplucher à rebours le contenu de sa boîte électronique, histoire de ne pas laisser sans réponse les nombreux messages qui s'y étaient accumulés, d'y donner suite sous sa dictée et, dans son esprit, de laisser place nette. J'ai tâché de me mettre à la place des destinataires, souvent lointains, recevant simultanément des réponses circonstanciées à des échanges parfois anciens, et l'annonce tacite d'une disparition. Sans y parvenir tout à fait. Je l'ai quitté sur la promesse de poursuivre et terminer le lendemain, avant de passer au carnet d'adresses.

Dans la chambre voisine, pour la deuxième soirée d'affilée, ils se sont réunis à plus d'une quinzaine, tous originaires des Antilles, pour se livrer en chœur à ce qui ressemble beaucoup, à travers la cloison, à des célébrations (ou faut-il parler de conjurations ?) vaudou. La télévision, restée allumée bien que Luc ait cessé de la regarder, passe en boucle des reportages sur les baigneurs comblés par le beau temps en cette veille de Toussaint, qu'on interviewe sur des plages de Biarritz ou d'ailleurs.

Pendant la nuit du 3 novembre, passée sur un lit de camp à son côté, la compagnie sonore d'une litanie sans fin recommencée, à mi-voix. Il faut se faire à l'idée, m'a prévenu l'interne de garde, que l'état de semi-inconscience dans lequel les transfusions de morphine l'ont plongé ne se dissipera sans doute plus jusqu'à la fin. Je pense aux quelques yaourts et bouteilles d'eau minérale portant, au feutre, le numéro de sa chambre (152), entreposés dans le frigidaire commun, dans un coin de la salle de réunion. À la place qui sera ainsi bientôt libérée, pour les autres pensionnaires de l'étage. Et à la séance de courrier inachevée.

– « J’ai mal au coccyx... » avait-il fait l’effort d’articuler, dans ce qui restera pour moi sa dernière phrase sensée. Les objets posés sur sa table de nuit – ses carnets de terrain, son téléphone, sa montre – n’étaient pas sans rappeler les poignées de grains de blé et autres offrandes qui accompagnaient les candidats à l’ultime voyage dans les sarcophages égyptiens, sur les tombes mexicaines, dans les cercueils précolombiens.

Gilles Ortlieb est né en 1953 au Maroc. Poète, prosateur, essayiste et traducteur (du grec, de l’allemand et de l’anglais), il est l’auteur d’une vingtaine de livres, dont récemment : *Tombeau des anges* (Gallimard, coll. L’Un et L’Autre, 2011, Prix Servais du Centre national de littérature luxembourgeoise) ; *Vraquier, notes & légendes* (Finitude, 2013) ; *Soldats et autres récits* (édition revue & augmentée, Le bruit du temps, 2014), *Et tout le tremblement* (Le bruit du temps, 2016), *Dans les marges* (Le bruit du temps, 2016).